

Pile ou face

# Chapitre 1

Elle essuya la buée qui s'était formée sur la vitre : au dehors, les rues s'étaient vidées. Cette ville dont on disait qu'elle ne dormait jamais, semblait pour une fois s'être assoupie malgré l'orage qui au dehors redoublait de violence...

Elle se sentait à l'abri, recroquevillée dans une grande couverture moelleuse, avec cette barrière entre elle et le monde extérieur : d'ici, elle pouvait voir les passants pressés d'échapper au déluge essayer d'éviter les flaques et enjamber les torrents d'eau que les caniveaux ne parvenaient à réguler. Pour chacun d'eux, elle se plaisait à imaginer une histoire, un passé et un futur qui faisaient qu'ils se trouvaient là à ce moment précis, dans cette rue sur laquelle donnait sa fenêtre, dans cette partie de la ville où plus aucun arbre ne poussait mais où les tours de verre fleurissaient en toutes saisons, dans ce pays où le profit était désormais une religion vers laquelle même les plus réfractaires et les derniers idéalistes semblaient s'être tournés. Autant d'existences, autant de vies, concentrées sur si peu de surface, et pourtant le tout était d'une morne et insipide uniformité, d'une désolante insignifiance...

Un éclair déchira le ciel dans un fracas assourdissant, et, l'espace d'un instant, réussit à rendre le décor encore plus terrifiant qu'il ne l'était déjà. Cachée sous sa couverture, tremblant de tout son corps, elle maudissait le ciel, cette ville et ce grand appartement vide, froid et impersonnel. La Bretagne de son enfance lui manquait tellement. Les grandes plages désertes, Les champs de bruyères à l'infini. Elle se rappelait la pêche dans les flaques à marée basses, l'excitation des jours de marché, l'odeur des étals de poissons, le plaisir d'une crêpe au chocolat en rentrant de la baignade...

Dehors, l'orage avait cessé. Les nuages s'étaient retirés, cédant la place à une lune ronde et pleine qui de ses rayons bienveillants caressait les cheveux de la jeune femme allongée dans le fauteuil près de la fenêtre, endormie...

Se fondant parfaitement dans le paysage, des armées de costumes gris se suivaient en file indienne comme des automates déambulant dans les avenues, le regard éteint. Elle croisa son reflet dans la vitrine : elle n'était pas différente des autres : cette nonchalance dans sa démarche, cette lassitude apparente de la vie qui se manifestait jusque dans ses yeux...

La tour Aurore, sa tour, se trouvait à la Défense, un quartier encore plus gris que tous les autres, où les quelques arbres qui n'avaient pas été abattus semblaient résolus à se laisser mourir. Encore une fois elle passerait sa journée devant son écran à taper des lignes de codes à une machine qui pas plus qu'elle ne réfléchirait pour les exécuter, devrait se satisfaire d'une nourriture sans saveur pendant sa demi-heure de pause, et, bien après que le soleil ne se serait couché rentrerait dans son appartement glacial regarder les gens par la fenêtre jusqu'à ce que le sommeil la gagne enfin.

Elle plongea la main dans son sac et en sortit son badge, qu'elle introduisit comme d'habitude dans le lecteur du portique de sécurité. Un voyant rouge s'alluma en émettant un son inhabituel. Un homme en uniforme à la carrure imposante s'approcha d'elle, la main posée sur son arme, comme si elle avait été une grande criminelle. Tout en essayant de garder son sang froid, elle

réintroduisit son badge, mais le même voyant s'alluma. Elle rougit, sentant le regard du gardien braqué sur elle, pouvant même sentir son souffle. Après avoir longuement hésité, elle se retourna vers lui.

- Bien, que fait-on maintenant ? lui demanda-t-elle sur un ton incertain. Il lui fit signe de le suivre, et la guida à travers un dédale de couloirs jusqu'à un bureau aux vitres fumées.

Après l'avoir fait asseoir, il examina son badge comme s'il cherchait à déceler une anomalie indiquant une contrefaçon. Mais rien ne lui sauta aux yeux, et il quitta la pièce en claquant violemment la porte derrière lui, sans même un mot pour la jeune femme, qui resta interdite sur sa chaise.

Dix minutes plus tard, il reparut, l'air satisfait, suivi d'un homme en costume gris.

- Mademoiselle Delphine Jeanne Lebrun c'est bien ça ? dit-il d'un ton sec, tout en déposant sur le bureau une pile de dossiers. La jeune femme hocha la tête en signe d'approbation.

- Voyez-vous, mademoiselle, nous avons un petit différend vous et moi, reprit-il toujours sur le même ton si désagréable. On me paye pour assurer la sécurité de cette entreprise. Ce qui comprend l'intégrité physique des employés ainsi que celle des visiteurs, et pour cela je peux m'appuyer sur la vidéosurveillance, les contrôles systématiques d'identité et les détecteurs de métaux auxquels toute personne est soumise à l'entrée du bâtiment. Mais ce n'est pas la seule chose dont la sécurité m'ait été confiée. Je suis également en charge de toutes les informations, des données, appelez ça comme vous voudrez, qui sont censées transiter en circuit fermé au sein de l'entreprise.

Elle avait écouté sa présentation religieusement, les bras croisés comme pour se protéger, attendant que le petit bonhomme dévoile enfin le but de cet entretien forcé. Il restait debout, faisant de grands gestes avec les mains tout en arpentant le petit bureau dans sa largeur, semblant presque s'adresser à un auditoire imaginaire. Sa cravate était serrée au maximum, sa chemise impeccablement repassée, et ses chaussures cirées du matin même. Comme s'il cherchait à se donner la prestance que sa petite taille ne lui conférait pas naturellement.

- Savez-vous ce qu'est l'espionnage industriel, mademoiselle ? continua-t-il, la sortant brusquement de ses réflexions. Elle acquiesça à nouveau d'un signe de tête. Du coin de l'œil, elle pouvait voir l'homme en uniforme esquisser un sourire narquois. Il poursuivit après une pause volontaire pour donner plus de poids aux mots qu'il venait de prononcer : cela fait maintenant plus d'un mois que nous vous observons attentivement. Nous avons même mis votre ligne de téléphone sur écoute. Et si nous vous avons observé pendant tout ce temps, c'est que nous avons la certitude, même si nous ne savons pas encore comment vous procédez, que vous participez d'une façon ou d'une autre à la fuite d'informations dont nous sommes victimes actuellement.

Delphine Lebrun leva un sourcil en signe d'étonnement. Elle n'avait pas entendu parler d'un quelconque problème, ni même surpris aucun bruit de couloir à ce sujet. Le petit bonhomme avait dû mener son enquête discrètement, en ne mettant dans la confiance que le minimum de monde possible. Pourquoi avait-il conclu à sa culpabilité ? Mystère ! Mais elle aurait vite fait de dissiper tout malentendu.

- Cela fait déjà quelque temps maintenant que vous faites partie de notre grande famille, n'est-ce pas ?

- Cinq mois répondit la jeune fille timidement, soudain décidée à coopérer. Je travaille au service de programmation, au 43<sup>ème</sup> étage. Je m'occupe de la transcription des algorithmes en

java script pour la partie concernant l'interface avec l'utilisateur. Mais... vous devez déjà savoir tout cela, ajouta-t-elle pour ponctuer sa réponse, ayant subitement réalisé que la question de son interlocuteur était purement rhétorique.

Le chef de la sécurité n'était pas mécontent d'avoir réussi à engager la discussion avec la jeune femme qui était assise en face de lui, et qui l'avait écouté en silence depuis le début de leur conversation, le regard baissé, tel un chien pris en faute. Elle semblait plus en confiance à présent. Il allait pouvoir la cuisiner à feu doux, et l'amener progressivement à lui faire avouer ce qu'il voulait entendre. Il recevrait sûrement les félicitations de sa hiérarchie pour l'efficacité et la discrétion dont il avait fait preuve au court de cette délicate enquête. La jeune fille ne tiendrait pas plus de dix minutes, il en était persuadé.

## Chapitre 2

D'une élégance rare, enveloppée dans une gabardine en velours beige qui tombait superbement sur ses hanches fines, lui conférant une allure longiligne de mannequin défilant sur un podium, Marina Valetty déambulait dans la galerie commerçante située au rez-de-chaussée de l'une des tours. Un tailleur noir, d'une coupe irréprochable, attira son regard. D'un pas décidé, elle franchit la porte du magasin. Une vendeuse, maquillée à outrance, arriva à sa rencontre.

- Je voudrais essayer un tailleur comme celui que vous avez en exposition dans votre vitrine, demanda la jeune femme, sans même prendre la peine d'une formule de politesse. En 36 ajouta-t-elle sèchement après avoir balayé du regard l'ensemble du magasin, vide à cette heure matinale. La vendeuse s'exécuta en esquissant un sourire poli, habituée à ce genre de clientes hautaines et méprisantes, qui parce qu'elles ont une place importante dans une entreprise, se montrent aussi irrespectueuses que leurs homologues masculins du même rang, et à chaque instant cherchent à renforcer leur ego en écrasant davantage les autres.

Lorsqu'elle revint quelques instants plus tard avec ce qui lui avait été demandé, Marina Valetty s'était déjà à moitié déshabillée dans une des cabines, et attendait le retour de la vendeuse en se contemplant dans le miroir. A son arrivée, elle ouvrit complètement le rideau, exposant alors négligemment sa plastique parfaite. Elle émit un petit grognement pour marquer ostensiblement son impatience, puis saisit les vêtements que la vendeuse, quelque peu gênée par l'absence totale de pudeur de sa cliente, lui tendait en regardant dans la direction opposée.

Après avoir passé le tailleur, la jeune femme sortit de sa cabine, pour profiter de la grande glace du magasin. La vendeuse s'empressa de la complimenter, vantant au passage la qualité du produit qu'elle était en train d'essayer. Mais Marina Valetty n'écoutait pas. La coupant brusquement dans ses éloges, elle passa en revue toutes les coutures à reprendre, comme l'aurait fait un critique de mode. Puis, sans même attendre une réponse d'approbation de la vendeuse, elle retourna se changer.

La jeune femme en manteau beige ressortit quelques instants plus tard du magasin, en resserrant la ceinture qui accentuait la finesse de sa silhouette. Elle se dirigea vers une cabine de téléphone publique, et composa rapidement un numéro de portable appris par cœur. Elle savait qu'elle ne devait appeler qu'en cas d'extrême nécessité, si sa mission se trouvait compromise ou que de nouveaux éléments de nature à modifier ses objectifs initiaux survenaient.

Au bout de quelques secondes, la sonnerie se mit en fin à retentir. Une fois, deux fois, trois fois... personne ne décrochait, et aucune boîte vocale ne s'enclenchait. La jeune femme ressaya plusieurs fois de composer le numéro. Mais non, elle ne s'était pas trompée. La ligne sonnait continuellement et indéfiniment dans le vide. Elle finît par raccrocher, non sans avoir essayé une dernière fois. L'avait-il laissé tomber ? Cela faisait tellement de temps qu'elle était infiltrée maintenant... Et si le projet avait été abandonné ? Devait-elle continuer malgré tout ? Deux ans maintenant qu'elle vivait ici. Deux ans sans aucun contact direct avec lui. Elle n'avait pu lui parler qu'au téléphone depuis tout ce temps. Ses caresses, son odeur, ses rires aussi... tout lui manquaient. Mais elle le savait bien, leur projet nécessitait absolument qu'ils ne se voient pas. Il fallait supporter ce sacrifice, pour lui, pour elle-même, pour eux.

Ce n'était pas le moment de douter, elle était proche du but, même si le danger n'avait jamais été aussi présent. Il lui fallait juste un signe, pour lui dire de continuer, pour lui dire qu'elle ne faisait

pas tout ça pour rien.

Alors qu'elle s'éloignait du téléphone, celui-ci se mit soudain à sonner, en émettant un son à peine audible dans le brouhaha ambiant de la galerie commerciale. Marina revint précipitamment sur ses pas, et décrocha le combiné, pleine d'espoir.

- Allô ? murmura-t-elle d'une voix étouffée qu'elle ne se connaissait pas.
- Oui ? répondit la personne au bout du fil, l'air extrêmement serein. Vous m'avez appelé ?
- Oui... c'est moi, osa-t-elle prononcer, après un long moment d'hésitation. Je sais que tu m'avais dit de ne le faire que si les circonstances l'exigeaient, mais il se trouve que c'est effectivement le cas. J'aurais besoin de te parler au plus vite.
- Je suis désolé, répondit la voix après un instant de silence, vous devez faire erreur.
- Non il n'y a pas d'erreur possible rétorqua la jeune fille aussitôt, mais il n'y eut pas de réponse. Son interlocuteur avait déjà raccroché.

## Chapitre 3

Delphine s'assit aux pieds de la grande arche, contemplant l'immense champs grisâtre qui s'offrait à sa vue. Elle se remémora son entretien dans le bureau du petit chef. Comment il l'avait accusé d'être à la solde d'un concurrent en lui fournissant des informations sur l'avancement des derniers logiciels, comment violemment il l'avait giflé lorsqu'elle était restée interdite, sans fournir de réponses, devant les preuves qu'il lui avait mises sous les yeux : des comptes-rendus des nombreuses intrusions de son ordinateur à des fichiers non autorisée, et même des empreintes relevées dans la salle des archives sur des documents également interdits aux employés ne bénéficiant pas d'une dérogation spéciale sans qu'aucune déclaration de visite n'ait été signée.

Que pouvez-elle répondre à ça ? Sa bonne foi n'était visiblement pas un argument pour le teigneux en costume gris, qui pas un instant n'avait cru la jeune fille lorsqu'elle avait prétendu n'être au courant de rien, et ne pouvoir expliquer l'origine de tous ces éléments l'accablant. La situation aurait pu s'éterniser, mais sans qu'elle n'ait su vraiment pourquoi, après avoir reçu un coup de téléphone n'ayant duré que quelques secondes, le cravateux avait changé de comportement du tout au tout, et s'était soudainement confondu en excuses, prétextant une malencontreuse méprise. Encore sous le choc, elle n'avait pas voulu en savoir davantage, et sans demander son reste, avait préféré sortir du bâtiment au plus vite, pour se remettre de ses émotions.

Elle savait que conserver son travail au sein de Médiacorp nécessitait le strict respect de la clause de confidentialité qu'elle avait signé à son embauche. Et jamais elle n'avait fait quoi que ce soit de ce dont on l'accusait. Elle se sentait encore considérée comme une nouvelle au sein de son service, même si elle était arrivée depuis maintenant plus de cinq mois. Elle commençait tout juste à trouver ses repères. Ses collègues avaient dans l'ensemble bien plus d'ancienneté, mais elle avait mérité son poste par tous les diplômes qu'elle avait brillamment obtenus au cours de ses études en mathématiques et surtout en informatique. Le monde de la programmation était un univers dans lequel elle se sentait rassurée, parce qu'elle y contrôlait tous les paramètres, elle y maîtrisait parfaitement l'environnement dans lequel elle évoluait, à l'inverse de la vie réelle où un rien l'effrayait, et où sa timidité malade l'empêchait d'aller vers les gens. Mais ces derniers temps, elle se sentait en progression, elle faisait des efforts constants pour vaincre ses défauts qui lui gâchaient la vie, elle s'améliorait de jour en jour. Et soudain, en l'espace d'un instant, cet événement avait tout remis en cause.

Delphine Lebrun, perdue dans ses pensées, ne remarqua pas l'homme qui, attablé à la terrasse du café de la place, ne la lâchait pas du regard. Il trempait distraitement un bout de croissant dans son cappuccino, et tenait de son autre main un journal économique qu'il faisait semblant de lire, imitant ainsi à la perfection le régiment de costumes-cravates dont il était entouré. Ses longs cheveux gominés tombant sur ses épaules lui conféraient un look qui tranchait quelque peu avec le style BCBG très répandu au sein de la population constituant le microcosme de La Défense. Il cachait ses yeux derrière des lunettes de soleil du type de celles des motards de la police américaine, récemment revenues à la mode. Mais il n'avait pu se soustraire, au risque de se faire immédiatement repérer, au traditionnel uniforme gris, qu'il avait même parfait d'une fine cravate

en soie noire. Lorsque enfin la jeune femme se leva, après être restée assise plus d'une vingtaine de minutes à regarder dans le vide, il s'empressa de finir son croissant, et lui emboîta le pas en conservant une confortable distance de sécurité.

## Chapitre 4

Les chaussures à talons de la jeune femme émettaient un bruit sourd, résonnant à chacun de ses pas dans toute la galerie du métro. Elle marchait vite, sans regarder autour d'elle, connaissant par cœur le chemin qu'elle devait emprunter à travers le labyrinthe de couloirs pour se rendre sur le quai. Son portable se mit soudain à vibrer dans le sac à main qu'elle portait serré contre elle.

- Marina ? S'enquit une voix masculine sans même attendre le conventionnel « allô » censé marquer le début d'une conversation téléphonique.

- Oui c'est moi dit-elle dans un souffle. Elle n'y croyait plus. Lui enfin ! Cela faisait tellement longtemps qu'elle n'avait plus entendu le son de sa voix. J'ai essayé de te joindre, reprit-elle après avoir retrouvé ses esprits. Mais elle n'eut droit qu'à un silence pour toute réponse.

Bien qu'équipés de relais téléphoniques, les souterrains n'offraient pas partout un réseau des plus optimal. Marina Valetty hésita un instant à remonter à l'air libre, mais son métro venait d'arriver, et elle s'engouffra finalement dans la rame la plus proche juste avant que les portes ne se referment.

La ligne 1 permettait à des gens exclusivement diurnes et uniformément vêtus de faire la liaison entre leurs domiciles parisiens et le quartier des affaires situé en périphérie de la capitale. Les habitations qu'ils s'empressaient d'aller retrouver chaque soir différaient il est vrai architecturalement parlant des tours de verres et de bétons dans lesquelles ils travaillaient, mais ils y côtoyaient finalement la même catégorie de personnes que dans la journée. Ils formaient ainsi une petite communauté vivant en totale autarcie, mais dont l'influence de ses activités s'étendait à l'ensemble de la population.

Durant le trajet, une règle tacitement établie semblait contraindre ces gens à lire un livre ou à somnoler, pour éviter absolument de regarder ses congénères. Voilà où l'on en était arrivé : des millénaires d'années de développement en communauté à construire des liens sociaux pour finir par vivre ensemble sans se voir. C'était le paradoxe cultivé par l'homo modernus ou homo-économicus comme se plaisaient à l'appeler certains.

Marina surveillait fixement l'indicateur de réseau de son téléphone. Deux sur cinq ! Pourquoi ne rappelait-il pas ? Elle tenta de raisonner calmement : s'il l'avait contacté, certainement essaierait-il à nouveau prochainement. Elle se sentait tout de même soulagée d'une grande interrogation : non, il ne l'avait pas abandonné. Et bientôt, ils s'envoleraient tous les deux à l'autre bout du monde, là où l'on ne les retrouverait jamais, assez riches pour vivre dans le luxe et l'opulence jusqu'à la fin de leurs jours.

Un violent courant d'air s'engouffrait dans la galerie, qui vint décoiffer la jeune femme alors qu'elle remontait les marches amenant à la surface, place de l'étoile, en plein cœur du 8<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. D'un geste plein de grâce, elle remit en place la mèche qui tombait devant ses yeux, tenant toujours d'une main crispée son téléphone portable. Elle commençait à descendre l'avenue Kléber lorsque celui-ci se remit soudain à vibrer.

- Ca faisait si longtemps que je me demandais si tu ne m'avais pas oublié, murmura la jeune femme malicieusement, ayant soudain retrouvé une partie de son assurance.

- Allons, comment le pourrais-je ? Marina voyons, tu sais bien que cette séparation est nécessaire, et du reste uniquement temporaire.

La jeune femme le savait bien, mais le temps apporte parfois son lot de doutes, et elle avait besoin d'être rassurée.

- Qu'y avait-il de si urgent que tu juges indispensable de me téléphoner ? Tu te rends compte que chaque instant où nous sommes en contact est un risque supplémentaire que nous prenons ? Je suis constamment surveillé.

Marina, bien que tout à fait consciente du danger encouru, ne pouvait pas s'empêcher de trouver la réaction de son interlocuteur passablement froide et retenue. Mais elle préféra ne pas le lui faire remarquer.

- Je touche au but Christian, plus qu'un dernier transfert, et nous aurons le programme dans son intégralité. Mais comme je te l'ai dit, il est codé, on ne peut rien en faire tel quel.

- Notre acheteur saura se procurer la clef de décryptage, si ce n'est déjà fait, répondit l'homme au bout du fil, soudainement plus détendu. Quand penses-tu pouvoir me livrer tout ce que tu auras collecté ?

- Probablement demain soir. J'aurais pu l'avoir dès aujourd'hui si je n'avais pas eu un léger contretemps.

La jeune femme ne pouvait masquer son désir d'en finir avec cette histoire. Mais après s'être tu un moment, elle ajouta :

- Christian... je crois que je ne vais pas très bien... il est vraiment grand temps que tout ça prenne fin.

- Courage ma chérie, on y est presque. Et surtout ne t'inquiète pas, la situation est sous contrôle. Après il n'y aura plus que toi et moi, je te le promets. Sa voix était envoûtante, et la jeune femme n'avait jamais pu y résister. Quand tu auras la totalité des informations, déclenche le signal comme convenu. N'oublie pas qu'il est très important que tu continues à mener la même vie qu'auparavant jusqu'au dernier moment.

- Le moment où nous partirons tous les deux ?

- Oui, le moment où nous partirons tous les deux... Bien, il faut que je te laisse maintenant. Et sans s'épancher davantage sur les états d'âmes de la jeune femme, il raccrocha.

## Chapitre 5

Assis dans son confortable fauteuil, M. Keauffling prenait des notes sur un petit calepin noir. Il en avait un spécifique pour chacun de ses patients, mais souvent il les remplissait de petits croquis, de poèmes ou même de sa liste de courses. Les élucubrations de ces bourgeoises qui s'ennuyaient dans leurs immenses appartements, trompant leur mari avec tout le voisinage et dilapidant l'argent dudit cocu en vêtements de marque l'avaient lassé il y a de ça bien longtemps. Installé depuis une dizaine d'années dans le 16<sup>ème</sup> arrondissement, au 38 de l'avenue Mozart, il s'était constitué une clientèle fidèle et en grande majorité féminine, qui le consultait autant pour le charme de sa fossette au milieu du menton que pour ses talents de psychanalyste. Les histoires redondantes et sans intérêt particulier dont il était le confident avaient eu raison de sa passion pour le genre humain, qui se révélait à ses yeux trop prévisible et sans la moindre originalité. Il ne prêtait désormais plus qu'une oreille distraite à ces femmes venant régulièrement lui rendre visite, comme le faisait une génération auparavant leur mère en allant chez le curé pour se confesser.

Mais pour une fois, M. Keauffling n'était pas en train de dessiner. Il écoutait la personne allongée sur son divan avec le plus vif intérêt, lui accordant l'attention qu'il aurait donnée à un ministre d'état.

- Et vous me dites que le chef de la sécurité vous a asséné de questions et d'accusations calomnieuses ?

- Précisément, répondit Delphine Lebrun, passant une main dans ses longs cheveux noirs. Mais elles paraissaient fondées aux vues des preuves qu'il m'a avancées. Je n'y comprends rien.

- Vous savez, il peut très bien s'agir d'une habile tactique visant uniquement à vous déstabiliser pour mieux vous faire avouer vos véritables méfaits.

- Mais quels méfaits ? S'indigna la jeune femme, se relevant de sa position allongée.

Le psychanalyste, réalisant qu'il devrait faire plus attention au vocabulaire qu'il emploierait à l'avenir, s'empessa de rectifier :

- Calmez-vous, vous n'êtes pas au tribunal mademoiselle, et je ne suis pas un juge. De plus je suis lié à vous par le secret professionnel. Quand bien même vous me confesseriez avoir tué votre amant, cela ne consisterait en rien des aveux recevables pour un jury.

Delphine Lebrun renchérit de plus belle :

- Mais je vous répète que je ne suis en aucun cas coupable de ce dont on m'accuse, et de rien d'autre non plus en aucune façon. Elle semblait frustrée que son plus intime confident se montre aussi suspicieux à son égard. Elle regardait à présent l'homme au petit carnet noir dans le blanc des yeux.

- Très bien, très bien... finit-il par dire, essayant de contenir les foudres de sa patiente. Recentrons-nous sur vous. Qu'avez-vous ressenti pendant l'interrogatoire ?

Delphine ne s'était jamais connue cette force de caractère. Elle réalisa soudainement qu'elle avait eu, l'espace d'un instant, le dessus sur son psychanalyste. N'étant pas peu fier de sa performance, elle se sentit plus libre de se confier pleinement :

- J'étais dans l'incompréhension. Je me suis tout d'abord tu, me contentant dans un premier temps d'acquiescer, puis je me suis dit que je devais coopérer, que c'était sûrement ce qu'il y avait de mieux, et que le malentendu serait vite dissipé. Mais le cravateux ne s'arrêtait pas de poser des questions, n'attendant même pas que j'y réponde ou formulant lui-même les réponses

qu'il voulait entendre. Je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer.

La jeune femme s'était de nouveau affalée sur le divan moelleux, épuisée de revivre ces événements encore trop frais dans sa mémoire.

Un long silence que M. Keauffling savait indispensable de ne pas troubler s'en suivit, avant que la jeune femme ne poursuive d'elle-même :

- Et puis son téléphone a sonné. Et après avoir raccroché, ce n'était plus la même personne. Il s'est montré doux, m'a posé encore quelques questions, mais plus du tout en rapport avec ce dont il m'accusait. Il m'a demandé si je m'étais bien adaptée à la vie parisienne, si je la partageais avec quelqu'un, si j'avais de la famille dans la région et si j'appelais régulièrement mes parents en Bretagne... Puis, une fois qu'il a eu fait le tour des questions polies et convenues qu'il connaissait, il s'est excusé de m'avoir fait subir cet interrogatoire, et il m'a dit de prendre ma journée pour me reposer.

S'être repassé le film de la matinée avait permis à la jeune femme de mieux réorganiser les événements, elle y voyait plus clair, sans toutefois pourvoir expliquer ce brusque revirement de situation.

- Pensez-vous que je doive retourner travailler dès demain ? S'enquit-elle auprès de son confident toujours aussi attentif. Elle ne disait pas cela par fainéantise, mais bien dans un souci de faire ce qu'il y avait de mieux pour elle. M. Keauffling réagit promptement :

- C'est absolument indispensable. Il faut que vous retourniez affronter au plus vite vos démons, au risque de les voir hanter définitivement vos cauchemars.

Ce n'était pas souvent que son psychanalyste lui répondait aussi catégoriquement. Il formulait plus volontiers des questions en retour ou bien des tirades de personnages célèbres, notamment de Mitterrand, dont il n'approuvait pas forcément toutes les idées, mais qu'il se plaisait à citer pour ponctuer un entretien, ce qu'il ne tarda pas à faire après avoir levé les yeux au plafond pour chercher dans sa mémoire.

- La preuve de votre courage, vous l'avez déjà faite, c'était de parler à la première personne.

- Souvenez-vous de ce que disait ce cher président : « Le courage consiste à dominer sa peur, non pas à ne pas avoir peur. »

## Chapitre 6

Marina buvait son petit noir sans sucre du matin en compagnie de deux autres collègues dans la salle de détente aménagée à leur étage. Ce genre de commodité s'était développé massivement au sein des grandes entreprises, visant à rendre le personnel plus productif. En fait, cela avait surtout contribué à créer une ambiance de détente qui n'était pas, selon Marina, propice à générer une productivité accrue. Mais elle n'avait pas d'intéressements aux bénéfices de son entreprise, alors elle profitait pleinement de ce que ses dirigeants se persuadaient mutuellement d'être une subtile manœuvre de management.

Le liquide brûlant aurait du faire hurler la jeune femme au contact de ses lèvres, mais son visage ne trahit pas une seule once de douleur. Elle ne se préoccupait pas en cet instant du monde qui l'entourait, son esprit était ailleurs. Elle ne sentait plus que le doux parfum de sa délivrance proche.

Sa pause finie, Marina Valetty retourna à son bureau, derrière son écran d'ordinateur. Une des principales occupations du matin consistait à la lecture de tous les messages électroniques envoyés par ses collègues de service pendant la journée précédente. Seul un très faible pourcentage se révélait avoir un intérêt professionnel, la plupart étant des petites blagues ou vidéos glanées sur Internet que l'on faisait circuler pour se distraire. Une perversion supplémentaire du monde moderne pensa Marina, qui se soumettait néanmoins chaque jour à ce rituel.

La jeune femme parcourue des yeux la liste de mails dans sa boîte de réception. Elle s'arrêta sur un courrier en provenance de l'administrateur réseau, et après avoir introduit une clef USB dans son ordinateur, y transféra la pièce jointe, un petit document en HTML qui racontait une plaisanterie sur la gent féminine et son utilisation soi-disant particulièrement erronée des ordinateurs. C'est vraiment le comble pensa Marina, qui ne pu s'empêcher d'esquisser un sourire. Le petit programme qu'elle avait introduit dans l'ordinateur de l'administrateur fonctionnait à merveille. Il lui transférait par petites portions le code source de la version finale du logiciel de traitement de texte qui n'était prévu à la commercialisation que dans six mois, et comme c'était l'ordinateur de l'administrateur qui s'introduisait dans les fichiers, il n'y avait aucune trace d'accès non autorisé. Tout lui parvenait par ses petits mails anodins que l'administrateur s'amusait à envoyer au service, encodé dans la pièce jointe à son insu, parmi les dizaines d'autres courriers de ce genre envoyés d'un peu tous les étages.

Ca y est, pensa-t-elle, tout est fini. Elle poussa un soupir de soulagement. Elle venait de transférer la dernière partie du code. Désormais, son rôle dans cette entreprise touchait à sa fin. Une fois qu'elle aurait transmis le logiciel, il ne lui resterait plus qu'à travailler encore quelques jours, pour ne pas donner l'alerte, jusqu'à ce que Christian ait réussi à revendre la copie à ses mystérieux acheteurs asiatiques. Alors ils s'envoleraient tous les deux vers une île lointaine.

Cinq heures moins dix. Marina Valetty était déjà prête à partir. Elle enfilait son long manteau beige tout en rangeant sommairement son bureau. Malgré les deux ascenseurs qui fonctionnaient simultanément, il fallait souvent attendre plusieurs minutes pour pouvoir enfin descendre au rez-

de-chaussée. Enfin elle y était, plus que le portail de sécurité, et elle aurait accompli sa mission.

- Mademoiselle, l'appela une voix d'un ton sec.

Marina se retourna. Le chef de la sécurité avançait dans sa direction.

- M. Freightmann, que puis-je pour vous ? Rétorqua-t-elle avec autant d'assurance qu'elle le pouvait.

- Vous avez fait tomber ceci, dit-il en lui tendant sa clef USB. Les hommes de nos jours n'ont plus aucune manière, ils vous bousculent à la sortie de l'ascenseur au lieu de vous laisser passer en premier sans même s'excuser.

La jeune femme n'en revenait pas d'avoir pu laisser échapper l'objet le plus précieux pour elle en cet instant. Elle remercia le petit homme chaleureusement. Quelques minutes plus tard, elle descendait en direction de la bouche de métro de La Défense, au milieu d'un flot dense et ininterrompu de costumes gris.

## Chapitre 7

Assis sur un banc de l'esplanade de La Défense, la grande arche en arrière plan, M. Keauffling fumait une cigarette en soufflant la fumée vers le ciel. Il attendait déjà depuis un quart d'heure. Nerveux, il scrutait d'un côté, puis de l'autre, quand enfin il aperçu une silhouette à contre-jour avancer progressivement vers lui.

- Vous savez qu'à chaque cigarette que vous fumez, votre espérance de vie raccourcie de cinq minutes, dit la silhouette, engageant la conversation de façon peu consensuelle.

- Je sais, je sais, bougonna le psychanalyste, écrasant son mégot sous sa chaussure.

Son interlocuteur, entièrement vêtu de noir de la tête aux pieds, lui tendit une main amicale que Keauffling s'empressa de serrer.

- Avez-vous des choses nouvelles à m'apprendre monsieur le psychanalyste ? s'enquit-il après un sourire aimable. Comment a-t-elle réagit à son petit interrogatoire ?

- Hélas je crains de vous décevoir, mais je n'ai pas grand chose à vous apprendre, si ce n'est ce que vous savez déjà. Cette jeune femme affirme ne pas avoir le moindre lien avec votre affaire. Je ne pense pas que votre petite mise en scène ai eu une portée bénéfique sur ma patiente soit dit en passant. Le ton du psychanalyste était devenu volontairement sévère.

- M. Keauffling, lui rétorqua l'homme vêtu de sombre, l'état psychologique de votre patiente m'importe peu, je me soucie plus de la sécurité de ce pays. Nous disposons d'informations qui nous laissent croire que cette jeune femme est impliquée, de son plein gré ou sous le coup d'un éventuel chantage, dans un vol de données informatiques confidentielles, toutefois, elle ne nous intéresse pas outre mesure, nous voulons démasquer la personne qui tire les ficelles.

- Et moi je me demande, reparti de plus belle le psychanalyste, pourquoi la DST se mêle d'une affaire d'espionnage industriel, cela me paraît plutôt relever du service de sécurité de la maison d'édition des logiciels concernés.

L'homme en noir sembla hésiter un moment.

- Écoutez M. Keauffling, il est des enjeux dont vous ne soupçonnez même pas l'existence, et qui vous dépassent totalement. Alors contentez-vous de faire ce que le gouvernement vous demande, et laissez celui-ci s'occuper de vous.

Keauffling resta sans voix devant le culot de son interlocuteur, qui en profita pour enchaîner, d'une façon plus amicale pendant :

- Je sais de quel mal souffre votre patiente, et cela ne rend notre enquête que plus difficile, en nous obligeant à procéder avec des pincettes. Mais le temps presse M. Keauffling, nous devons mettre la main sur le commanditaire de cette opération, et cette jeune femme détient peut être sans le savoir la réponse. Tentez le tout pour le tout, révélez lui la vraie nature du mal qui la ronge. Nos experts pensent qu'il y a une chance qu'un tel choc puisse la conduire à prendre conscience d'informations enfouies dans son subconscient.

- Je vais faire mon possible. Je vous tiendrai informé si j'obtiens le moindre renseignement qui pourrait vous être utile.

- Votre sollicitude me touche, lui répondit l'homme en noir tout en s'éloignant. Quand toute cette affaire sera finie sachez bien que le gouvernement saura s'en souvenir. Et il s'engouffra

dans une 607 gris métallisée qui l'attendait dans la rue voisine, laissant le psychanalyste à sa réflexion.

Cela faisait maintenant près de deux mois que la DST avait pris contact avec lui pour obtenir des informations sur une de sa patiente. Et à présent, le gouvernement lui donnait carrément des ordres, se dédouanant de toute moralité par le biais d'une prérogative qu'il s'était auto-octroyé. La crédulité de ces soi-disant hommes de pouvoir fit sourire le psychanalyste. Pensait-il vraiment pouvoir contrôler le genre humain de cette façon ?

## Chapitre 8

Le train de 22H28 en partance pour Gennevilliers attendait à quai, en gare de Saint Lazare. Dans la première voiture, Marina Valetty, les yeux fixés sur sa montre, trépignait d'impatience. Elle écrasa sous son siège le chewing-gum qu'elle mâchait nerveusement depuis dix minutes. Enfin, le train s'ébranla. Par un rapide coup d'œil circulaire, elle s'assura qu'aucun passager ne faisait attention à elle, et sortit de la poche intérieure de son manteau un DVD R sans inscription. D'un mouvement précis, et grâce au geste incivil qu'elle avait précédemment effectué, elle le fixa sous son siège.

Quelques instants plus tard, le train faisait sa première halte à la station de la porte de Champerret. La jeune femme descendit sur le quai, et tout en montant les marches qui menaient à la sortie, porta une cigarette à ses lèvres, puis s'engouffra dans un taxi, qui disparut en s'enfonçant dans les entrailles de la capitale.

En gare de Clichy-Levallois, un homme fixait à son tour sa montre, et lui aussi, fumait une cigarette, fébrilement. A l'arrivée du train en provenance de Saint-Lazare, il jeta son mégot sur la voie, et monta dans la première voiture. Après s'être assis, il se pencha en avant et fit semblant de refaire ses lacets pour pouvoir scruter discrètement sous son siège. Un large sourire se dessina sur ses lèvres.

## Chapitre 9

Delphine Lebrun avait été surprise que ce soit son psychanalyste qui sollicite un rendez-vous, ce qui était tout à fait contraire à ses habitudes. La jeune femme le consultait de façon aléatoire, se rendant souvent à son cabinet à l'improviste, préférant des visites ponctuelles à un suivi régulier et contraignant. Elle le savait, elle était une patiente privilégiée. Sa rencontre impromptue avec le psychanalyste dans le jardin des tuileries, et l'après-midi qu'ils avaient passé à parler de sa vie, moment à partir duquel il l'avait convaincu de faire son analyse en était l'explication. De son côté il lui avait confié combien les confidences de ses patientes lui apparaissaient avec le temps dénouées de toute facétie, et la lassitude de son métier qui le gagnait. Il n'y avait pas véritablement entre eux une relation de patient à psychanalyste mais presque de confident à confident. Pourtant, leur discussion se déroulait toujours sous forme de consultation, chacun respectant la place qui était la sienne.

Alors qu'elle s'allongeait comme à son habitude sur le confortable divan, Keauffling, d'un ton grave, répondit immédiatement à la question que se posait la jeune femme.

- Si c'est moi qui ai souhaité que vous veniez me voir mademoiselle, c'est parce que j'ai jugé que c'était le moment opportun de vous faire franchir une étape capitale dans votre analyse. Voyez-vous, poursuivit-il une fois que Delphine Lebrun eut fini de s'installer, je ne pense pas être capable de mener plus en avant votre thérapie, et je projette de vous adresser à un collègue psychiatre dont c'est la spécialité.

La jeune femme resta interdite. Son manque de confiance en elle, et ses inquiétudes sur la façon de diriger sa vie ne lui paraissaient pourtant pas nécessiter le concours d'un médecin.

- Quelle spécialité... ? Que voulez-vous dire par là interrogea la jeune femme, perplexe.

- Mademoiselle, répondit Keauffling, cela fait maintenant près d'un an et demi que je vous suis plus ou moins régulièrement... il fit une pause. Et j'ai décelé en vous au fur et à mesure de nos conversations, comment dire. Une certaine ambivalence dans votre personnalité.

- Une ambivalence ? Delphine ne voyait pas très bien où son psychanalyste voulait en venir. Je trouvais au contraire, rétorqua la jeune femme, que je faisais des progrès sensibles, et que petit à petit je parvenais à gagner en confiance et en charisme.

- Je vous le concède mademoiselle, c'est indéniable, et la répartie dont vous faites désormais preuve n'a plus grand chose en commun avec les timides réponses que vous formuliez autrefois. Cependant... Il sembla hésiter.

- Cependant quoi ? Ne put contenir la jeune femme qui s'était rassise pour mieux faire face à son psychanalyste.

- Cependant, reprit ce dernier, il semblerait que vous développiez un trouble de la personnalité.

Delphine Lebrun ne pouvait croire ce qu'elle venait d'entendre, mais avant qu'elle n'ait pu réagir, Keauffling continua :

- Je vous ai suivi, il y a deux jours, celui-là même où vous vous êtes fait interroger par le service de sécurité de votre entreprise. Je voulais confirmer mes suppositions. Il passa une main dans ses longs cheveux gominés en poussant un long soupir, comme s'il s'était soulagé d'un lourd secret. Et je vous ai vu, ou plutôt j'ai vu l'autre vous, une femme arrogante et sûre d'elle. Vous êtes entrée dans une boutique de vêtements, et vous avez essayé un tailleur qui était en vitrine. J'ai parlé à la vendeuse une fois que vous étiez partie. Elle m'a décrit une femme que je ne

connaissais pas...

Delphine n'osait pas comprendre.

- Vous voulez dire que je fais de la schizophrénie, comme Edward Norton dans *Fight-club* ?  
Tenta-t-elle d'ironiser.

Le psychanalyste ne put retenir les prémices d'un sourire.

- Disons plutôt, toujours en puisant dans la filmographie de cet acteur, comme dans *peur primale*. Vous êtes alternativement l'une puis l'autre, mais pas les deux en même temps.

Sauf que dans ce film, Edward Norton faisait semblant d'être schizophrène pour échapper à une condamnation de meurtre pensa la jeune femme.

- Je ne peux pas vraiment vous apporter d'autres précisions confessa Keauffling, vous ne m'avez jamais montré l'autre facette de votre personnalité, ou je n'ai pas su la voir. Néanmoins cela expliquerait peut être vos déboires avec votre société de logiciels.

Médiacorp ! Elle les aurait volé ? Elle ne pouvait pas y croire... et pourtant.

Au même moment à l'autre bout de Paris, un casque sur les oreilles, un homme en costume sombre écoutait avec la plus grande attention toutes les réactions de la jeune femme...

## Chapitre 10

Delphine monta quatre à quatre les escaliers pour sortir du métro, et courut, traversant l'esplanade de La Défense, en direction de la tour Aurore. Elle alla directement à la rencontre du baraqué en uniforme, qui était occupé derrière son bureau à lire un magazine automobile.

- Il faut que je parle immédiatement au chef de la sécurité, dit-elle, à bout de souffle.

Le gardien jeta un rapide coup d'œil à la jeune femme, et replongeant dans sa lecture, il bougonna :

- C'est pour quoi encore ? Votre badge vous autorise à nouveau l'accès depuis hier déjà il me semble non ?

- Oui, oui, mais il faut que je parle à M. Freightmann au plus vite. Cela concerne l'affaire du vol de logiciel.

L'homme en uniforme laissa échapper un profond soupir, et se résigna à poser sa revue, puis saisit le gros téléphone face à lui.

- M. Freightmann, il y a la pleurnicheuse de l'autre fois qui voudrait vous parler, je vous l'envoie ?

- Qu'elle monte sur le champ, répliqua le petit chef à l'autre bout du fil.

Le gardien allait se lever pour accompagner la jeune femme au bureau de son patron quand elle l'arrêta dans son élan :

- Ne vous fatiguez pas, je connais le chemin. Et sans attendre plus longtemps, elle s'engouffra dans le couloir sur sa gauche.

- Entrez, fit une voix qui se voulait autoritaire.

Assis derrière son grand bureau, Freightmann était en pleine conversation téléphonique. Il regarda à peine la jeune femme entrer et refermer la porte derrière elle. D'un geste désinvolte, il l'invita à s'asseoir dans un des fauteuils.

- Très bien, je vous attends dans ce cas. Non, non, je m'en sortirai ne vous en faites pas.

Le petit chef raccrocha le combiné, puis se tournant enfin vers la jeune femme, lui fit un large sourire.

- Mademoiselle Lebrun, comment allez-vous ? Que diriez-vous d'un petit café ?

- Euh... ça va, je vous remercie, répondit la jeune femme, déstabilisée par tant de gentillesse. J'en veux bien un, sans sucre s'il vous plait.

A son grand étonnement, le chef de la sécurité se leva pour aller chercher les cafés lui-même, au lieu de demander à sa secrétaire de leur en apporter, comme elle supposait que le personnage l'aurait fait, laissant pour la seconde fois la jeune femme abandonnée dans ce bureau aux vitres teintées.

Il revint deux bonnes minutes plus tard avec les précieux breuvages.

- Faites attention il est brûlant dit-il en en tendant un à Delphine, qui le bu d'un trait devant les yeux écarquillés de Freightmann.

- Cigarette ? Demanda-t-il, encore médusé par ce que venait de faire la jeune femme.

- Non je vous remercie, je ne fume pas, rétorqua-t-elle.

Pourtant, vous avez un briquet dans votre sac à main, lui fit observer le chef de la sécurité, de plus en plus interloqué.

Delphine réalisa que son sac à main était ouvert, laissant entrevoir ce qu'il y avait à l'intérieur.

- Oh, ça, je.... J'ai arrêté en fait, répondit-elle en refermant son sac.

Freightmann s'assit en face de la jeune femme en faisant une moue sceptique.

- Bien, de quoi désiriez-vous si ardemment me parler mademoiselle ?

Delphine Lebrun s'apprêtait à répondre, lorsque quelqu'un frappa à la porte.

- Entrez, fit le petit chef, sur un ton beaucoup moins autoritaire que celui qu'il avait pris à l'arrivée de la jeune femme.

Un homme en costume noir entra dans la pièce, suivi de deux autres cravateux tout aussi sombrement vêtu.

- Merci M. Freighman, fit le nouvel arrivant, en faisant signe à l'un de ses acolytes de refermer la porte.

- Bonjour mademoiselle, continua-t-il en s'adressant à la jeune femme. Je suis l'agent Delcour, et j'enquête sur l'affaire qui vous concerne, et qui concerne cette société.

- Ah... je... bien, balbutia la jeune femme, se sentant subitement mal à l'aise devant le nombre de personne qui se trouvait dans le bureau.

Delcour posa une main sur l'épaule de la jeune femme pour la rassurer.

- Nous savons pourquoi vous êtes là, dit-il d'une voix douce.

Delphine Lebrun jeta un regard interrogateur à l'homme en noir, qui continua :

- Nous n'avons jamais pu vous lier directement au vol d'informations dont Médiacorp est la cible actuellement, tout comme en réalité nous n'avons pas plus été capable de savoir comment elles sont volées. C'est par nos informateurs que nous avons su que ces logiciels avaient été annoncés en vente sur le marché noir très prochainement. Alors nous avons épluché les dossiers de tous les employés, et le votre nous a sauté aux yeux. Nous avons fabriqué de fausses preuves dans l'unique but de vous faire parler, mais nous nous sommes trouvés confrontés à un problème de taille, l'instabilité de votre état mental. Nous avons alors pris contact avec votre psychanalyste pour essayer d'en savoir plus, et...

- M. Keauffling ! Le coupa la jeune femme.

- Lui-même, poursuivit l'enquêteur. Et il vous a révélé votre maladie, ce qui vous a conduit jusqu'ici, à cet instant précis, où vous alliez confier à M. Freightmann que vous étiez malgré vous la voleuse.

- En effet, réussit à prononcer Delphine Lebrun, complètement anéantie de réaliser qu'elle était surveillée depuis tant de temps.

Un grand silence emplit la pièce. Delcour enleva sa main de l'épaule de la jeune femme.

- Vous savez quoi, j'ai presque envie de croire à votre histoire mademoiselle, le tout étant maintenant de savoir si cette révélation vous a permis ou non de savoir où vous avez caché les fichiers que vous avez copié. L'homme en noir paraissait presque sincère.

Delphine Lebrun hocha la tête négativement.

- Pourquoi avez-vous dit que mon dossier vous avait immédiatement sauté aux yeux ? Interrogea-t-elle après un moment.

Le petit chef profita de cet instant pour s'immiscer dans la conversation.

- Ils ont vérifié toutes les informations des employés. Il n'a pas été difficile de découvrir que vous vous étiez faites embaucher sous un faux nom.

- Sous un faux nom ? Répéta la jeune femme qui ne comprenait pas.

- Sous un nom d'emprunt si vous préférez mademoiselle Valetty.

La jeune femme n'osait pas comprendre.

- Dites moi une chose... Elle hésita longuement.

- Je... je ne suis pas née en Bretagne ?

- Pas le moins du monde mademoiselle, vous êtes née à Lyon, à la clinique ..... Et vous avez épousé un certain Sastre, un industriel parisien, qui est mort dans un accident de voiture il y a trois ans. Vous avez ensuite choisi de reprendre votre nom de jeune fille, Valetty. C'est d'ailleurs à cause de cet événement tragique que vous êtes allées consulter M. Keauffling, qui est toujours votre psychanalyste à ce jour.

La jeune femme était tétanisée.

- Vous mentez, hurla-t-elle, fondant en larmes, c'est une nouvelle mise en scène pour me faire avouer ce que vous voulez entendre.

L'enquêteur Delcour lui tendit un mouchoir.

- Détrompez-vous mademoiselle, la seule chose qui nous intéresse c'est de savoir qui vous a engagé pour commettre ce vol, car je ne vous crois pas être une femme assez introduite dans le milieu du grand banditisme pour pouvoir revendre vous-même ces logiciels, qui soi dit en passant sont à l'abri depuis le moment où nous avons su que quelqu'un projetait de se les approprier.

- Vous essayez de me manipuler, poursuivait la jeune femme, qui n'écoutait plus ce que l'enquêteur lui racontait. Je n'ai rencontré Christian Keauffling qu'il y a un an et demi environ, aux jardins des tuileries. Et elle se replia sur elle-même en baissant la tête, comme un chien battu.

Freighman et Delcour se regardèrent, interdits.

Le petit chef rompit le premier le silence qui s'était installé dans le bureau.

- Si... si elle dit vrai, alors c'est que...

- Oui, il s'est bien joué de nous, termina l'homme en noir. Mais croyez moi, je n'aimerais pas être à sa place en ce moment...

## Chapitre 11

Ses longs cheveux gominés masquaient une partie de son visage, et de la poche arrière de son pantalon, dépassait un billet d'avion pour Bogota. Il lui avait menti, jamais il n'avait eu envie d'aller s'enterrer dans une île du pacifique. Il se souvenait de sa première rencontre avec elle, cette veuve aux larmes de crocodile, dévorée par l'ambition et l'appât du gain. Elle lui manquerait. Il avait pensé l'emmener finalement... Mais le destin en avait voulu autrement, et c'était mieux ainsi. Elle ne ferait sans doute pas de prison si elle plaidait la folie, même avec un commis d'office. Il pouvait partir, l'esprit tranquille. Après tout, chacun n'avait que ce qu'il méritait.

Le gouvernement français faisait développer à leur insu par des entreprises informatiques des logiciels militaires en tous genres depuis des années. Faire effectuer ce travail par des civils ne représentait en théorie pas le moindre danger puisque chaque groupe ne se chargeait que d'une infime partie des codes sources, sans savoir à quoi servait le tout une fois assemblé, et cela permettait surtout de réduire considérablement les coûts ainsi que le temps nécessaire à la conception des logiciels. La course à l'armement technologique obligeait à prendre de tels risques. Il ne savait pas comment, ou plutôt combien ses clients coréens avaient du payer pour avoir ces informations. Il ne voulait pas le savoir, tout comme il n'avait aucune envie de connaître ce qu'ils feraient de ce logiciel de guidage de missiles. Il se plaisait à penser que ses acheteurs ne s'en serviraient que comme moyen d'intimidation face aux autres grandes puissances nucléaires. De toute façon, il ne serait pas là pour voir ça. Car même si les coréens n'avaient pas eu ce qu'il voulait cette fois-ci, il y aurait sûrement d'autres gens aussi cupides que lui mais plus intelligents qui réussiraient à le leur procurer. Comment n'avait-il pas pu prévoir que les services secrets auraient à la moindre suspicion retiré les fichiers sensibles ? Il aurait du tout arrêter la première fois qu'ils étaient venus le trouver.

Une tâche rougeâtre grandissait à vue d'œil sur sa chemise blanche jusqu'alors immaculée, et comme le carrelage de ces toilettes publiques, il sentait son corps devenir froid et dur. Un bruit sourd résonnait au loin. Sur le tarmac de l'aéroport Charles De Gaulle, l'A350 en destination de Colombie qu'il aurait du prendre s'envolait sans lui. C'était drôle et inquiétant, il lui venait encore en tête une citation de Mitterrand : « je n'ai pas peur de mourir, j'ai peur de ne plus exister. »